

Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Enseigner l'histoire à l'heure de l'ébranlement colonial – Soudan, Égypte, empire britannique (1943-1960) / Iris Seri-Hersch

éd. Karthala, 2018

Cote : 62.106

Bien que ce ne soit pas dit clairement dans l'ouvrage, celui-ci semble bien être la version grand public d'une thèse de 2012, brillamment soutenue, (prix de la meilleure thèse en langue française sur le monde musulman 2010-2013, décerné par l'Institut d'études de l'Islam et des sociétés du monde musulman (IISMM), EHESS, Paris, 2013).

Cette thèse portait le même titre que l'ouvrage dont il est rendu compte. Il est difficile de savoir si nous sommes en présence de la thèse elle-même ou d'une version « grand public ». On peut sans trop de risque pencher pour la première hypothèse, mais venons-en au fond, car l'ouvrage est fort intéressant, en soi mais aussi par les comparaisons avec d'autres enseignements de l'histoire à l'école qu'il suscite...

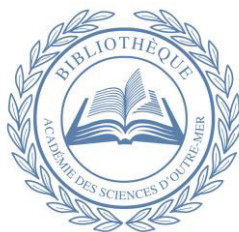
Est-il nécessaire de rappeler que les trois entités géographiques du titre (Soudan, Égypte, empire britannique) ont eu une histoire « coloniale » commune, complexe ? Et que la période sous revue (1943-1960) a été riche de bouleversements, allant de la fin d'une certaine période coloniale à l'indépendance ou la pré-indépendance de l'un des trois partenaires, le Soudan ?

Au début de la période, l'enseignement de l'histoire à l'école, primaire est-il besoin de le préciser, est marqué de plusieurs empreintes, qui s'expliquent par une histoire complexe : la fiction d'un Soudan anglo-égyptien (ou plutôt « l'anomalie juridique »), l'ébranlement colonial puis les guerres civiles des années 1950, aboutissant à la partition de l'ancien Soudan anglo-égyptien, ce bien au-delà de la période ici couverte, en un Soudan, massivement musulman et un Soudan du Sud, chrétien et animiste.

Laissons-là ce cadre général, trop succinct et simpliste, pour en revenir à « l'ébranlement colonial » et l'enseignement de l'histoire, sujet de l'ouvrage bien plus circonscrit, ce qui, on le verra, n'ôte rien à son intérêt.

L'auteure rappelle dans son introduction que, selon le ministère de l'Éducation du Soudan colonial, « l'élève n'est pas un tableau noir sur lequel on écrit des informations... Il est un être humain actif dont le corps et l'esprit grandissent à condition de recevoir une bonne nourriture mentale, physique et spirituelle ». Première incidente, ce texte, à quelques nuances





Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

près, serait facilement compris et accepté en d'autres temps et d'autres lieux, par exemple en France. On y reviendra au terme de la lecture.

L'auteure termine son introduction en affirmant « porter une contribution originale à plusieurs champs de recherche qui, superposés les uns aux autres, forment un petit espace d'intersection... Telle que nous l'envisageons, l'innovation historiographique consiste moins à « combler une lacune » qu'à s'engager dans une démarche réflexive dont les résultats inattendus permettent d'imaginer de nouveaux objets et de nouvelles façons de les appréhender». Que proposer de plus au futur lecteur que de lui laisser entendre qu'à la fin de sa lecture, il pourra « imaginer » ces nouveaux objets et peut-être de les extrapoler à d'autres de ses propres expériences.

En six chapitres, ayant ainsi intéressé son lecteur, Iris Seri-Hersch, présente tout d'abord, en bonne méthode, le cadre général dans lequel, au Soudan, l'enseignement de l'histoire se situera : depuis les lointaines « racines historiques » de l'anomalie (1820-1898), sa fiction persistante d'une double tutelle coloniale.

Le cadre ainsi posé, on passera d'une « éducation pour l'empire » à une « éducation contre l'empire », non sans des références à l'attitude de la métropole qui s'intéresse peu à la scolarisation dans ses colonies et laisse le champ libre aux missionnaires. Lesquels privilégient un enseignement d'abord technique et de faible niveau (NDLR : tout comme le fit la France dans ses propres colonies d'Afrique Noire). Mais au Soudan apparaissent des spécificités, la langue arabe y reste privilégiée et le rôle des missionnaires plus limité qu'ailleurs. En 1948, il existe près de trente-mille enfants scolarisés (écoles primaires) dans le Nord, dont la majorité dans les écoles publiques, guère plus de cinq à six mille dans le Sud, dont la majorité dans les écoles non publiques.

À partir de 1948, la quasi-totalité des écoles de tous niveaux se retrouve nationalisée sous l'impulsion du ministère soudanais de l'Éducation. Ce qui est lié sans contexte aux revendications politiques nord-soudanaises. Jusqu'alors, le sud-Soudan connaissait un faible taux de scolarisation au niveau élémentaire, il grimpe très fortement ensuite. Mais dans le cadre d'une unification pilotée par le Nord et où l'arabe devient *lingua franca*.

Suit une description des programmes et livres d'histoire et de leurs auteurs, sous forme de bandes dessinées, de questions-réponses, fondés pour l'essentiel sur la lointaine et récente histoire de l'islam, pour la partie récente aux sultans du Darfour et au Mahdi. Mais le tout resitué dans une approche incluant la préhistoire et les grandes découvertes, Christophe Colomb, Stephenson et la naissance du chemin de fer.

Les auteurs de ces programmes et livres, britanniques et soudanais, leurs recommandations ou instructions aux enseignants sont, à cette époque de transition, précises et contraignantes. Surtout, elles ne tiennent guère compte des besoins culturels et sociologiques des populations du sud.

Dans sa conclusion, l'auteure écrit notamment : « L'étude des représentations du passé dans les manuels soudanais d'après-guerre apporte un éclairage original sur la question fascinante du type d'histoire prescrit aux autochtones en contexte colonial. ». Dans le cas particulier, l'histoire telle qu'enseignée était le fait des « khartoumais », relativement



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

indifférents, voire condescendants aux spécificités sociales, culturelles et cognitives des gens du Darfour, Nubiens ou Noubas...Ce qui n'empêchait pas, à la même époque, cette histoire d'avoir des aspects d'anticolonialisme. Mais cet anticolonialisme avait un aspect général, il visait par exemple la Suisse au XIV^e siècle ou plus directement « les envahisseurs ottomano-égyptiens du XIX^e siècle plutôt que les colonisateurs britanniques du XX^e siècle ».

En d'autres termes, la construction d'un État-Nation soudanais faisait l'impasse sur les diversités des sociétés concernées, les faisant disparaître au bénéfice d'une histoire soi-disant unifiante. Mais arabe et musulmane...

L'ouvrage est solidement construit, il comprend un appareil critique et des illustrations bien conçus. Il se lit avec intérêt, notamment par un lecteur éclairé mais peut-être peu familier des problématiques en présence dans l'histoire agitée et complexe, faite de guerres civiles, de scissions politiques, dont la presse francophone parla en leurs temps mais hors du champ habituel des préoccupations du lecteur français, même éclairé...

Il suscite en outre de nombreuses réflexions méthodologiques et comparatives : l'histoire est-elle une discipline exacte et rigoureuse ? Oui, si l'on en juge ici par le déroulement de la recherche, l'appareil critique. Non, si l'on en juge par les manuels et l'enseignement auxquels ils contribuent. Les Michelet, les Lavisse sont aujourd'hui bien oubliés, ils narraient cependant une histoire nationale dont l'aboutissement actuel expliquait la narration, plutôt la reconstitution du passé.

Encore aujourd'hui, « l'identité nationale » est l'objet de polémiques politiciennes ; cela ne veut pas dire que l'enseignement de l'histoire à l'école relève de ces polémiques. Mais il est largement influencé par des *a priori* idéologiques en soi respectables : nos ancêtres sont-ils les Gaulois, les Bretons, les Burgondes, les Maures ? La réponse républicaine d'aujourd'hui est unitaire.

Laissons-là ces considérations évidemment trop simplistes. Reconnaissons cependant qu'à partir d'une thèse/monographie, l'auteur appelle son lecteur éclairé à la lire pour elle-même mais aussi pour les réflexions qu'elle appelle.

Jean Nemo